

L'AUTOMNE SUR
LE YANG TSÉ

COMMENT LA MAFIA
A SAUVÉ LA PLANÈTE

José Cohen-Aknine

Éditions ThoT
Roman

Polytechnicien et ingénieur général des Ponts, José Cohen-Aknine a mené une carrière prolifique puisqu'il a été successivement, sous-directeur de l'immobilier du ministère des Affaires Étrangères, directeur à l'Ademe, directeur général adjoint du département du Nord et directeur général d'Habitat Toulouse. Il a placé très tôt son intérêt pour l'environnement au cœur de projets innovants et soucieux du bien-être général, avec notamment la mise en œuvre de la démarche HQE dans les projets de bâtiments – dont il a été l'un des précurseurs –, la création de « la route durable » dans les infrastructures et de « l'assiette durable » pour la restauration scolaire. Élargissant son champ d'action, il a également écrit quatre ouvrages, parus chez L'Harmattan : *Déliquescence et renaissance de l'État* (2017), *Instaurer la mixité dans l'habitat* (2019), *Des altérations réciproques de la conscience et de la réalité, renaissance de la métaphysique* (collection « Ouverture philosophique », 2020) et *Traiques déséquilibres de nos sociétés* (2021). Le roman *L'Automne sur le Yang Tsé* s'inscrit dans la continuité de ce cheminement.

— *Où est-ce qu'on va ? demanda Amadis.*

Le receveur, qui se nommait Denis, eut un geste d'ignorance.

— *On peut pas savoir, répondit-il. C'est le machiniste 21 239 et il est fou.*

— *Alors ? dit Amadis.*

— *Alors on ne sait jamais comment ça finit avec lui. Personne ne monte dans cette voiture-là, d'habitude. Au fait, comment êtes-vous monté ?*

— *Comme tout le monde, dit Amadis.*

Il y aura beaucoup de gens, en Exopotamie, parce que c'est le désert. Les gens aiment à se rassembler dans le désert, car il y a de la place. Ils essayent d'y refaire les choses qu'ils faisaient partout ailleurs, et qui, là, leur paraissent neuves ; car le désert constitue un décor sur lequel tout ressort bien, surtout si le soleil est doué, par hypothèse, de propriétés spéciales.

Boris Vian, *L'Automne à Pékin*

(un roman qui ne se déroule ni en automne ni à Pékin...)

1.

L'automne à Fengdu

Vers la fin des années 2020, il devient évident que nous allons dans le mur. Plutôt à quatre-vingts qu'à dix à l'heure. L'augmentation de la température du globe est déjà de 1,5°.

Le Bassin méditerranéen se transforme à grande vitesse en désert. Des canicules longues de cinq mois sévissent au sud du 45° parallèle, rendant la vie invivable.

Il n'y a plus de glace aux deux pôles. Premiers déplacements massifs de population sur les littoraux du monde entier, pour l'instant retraite en ordre, sans trop de dégâts, la solidarité locale jouant encore. De multiples catastrophes naturelles se déclenchent un peu partout, à cadence rapprochée, frappant de manière aveugle, comme des bombardements : milliers de morts, solidarité nationale avec une pincée de solidarité mondiale, pour réparer ou parfois renoncer.

En Sicile, aux portes de l’Afrique, les variations de température au sein d’une même saison sont insupportables : gros orages l’été, hivers sans pluie. Le vignoble n’y résiste pas, dans le centre on atteint fréquemment 60°, le chardonnay récemment implanté ne tient pas, seules survivent encore les anciennes variétés. Le centre du pays est maintenant un vrai désert.

Le réchauffement de l’eau de mer induit la disparition de certaines espèces répandues – sardines, dorades, thon –, la remontée de requins, dauphins, baleines, affamés, près des plages, l’invasion de méduses et d’algues rendant impropre le rivage à la baignade.

Jusqu’à l’Etna qui, contrairement aux prévisions, se réveille de plus en plus fréquemment, répandant la terreur, et même la mort parmi les habitants.

Tout cela ne suffit pas à susciter une réaction mondiale organisée, le chacun-pour-soi entre nations n’a jamais atteint un tel niveau : l’humanité trouvera bien un moyen de s’adapter, comme elle l’a toujours fait.

Les COP succèdent aux COP. Avec le temps, elles ressemblent à des rituels religieux où l’on ne cesse d’invoquer les engagements de chacun et de constater sa propre impuissance.

Les musulmans, disent « *inch’Allah* » ; d’autres continuent à nier ; d’autres disent « après nous le déluge ».

Rien n’y fait, aucun argument ne semble imprimer. Les climatosceptiques, tels les libertins de Pascal, ne semblent

pas sensibles à la thèse du pari : il n'y a pas grand-chose à perdre à y croire (comme à Dieu), et beaucoup si c'était vrai (l'enfer éternel, ou la destruction de la planète).

Même les idéalistes, ceux qui rêvent à un nouveau projet pour l'humanité, transcendant leurs différences, tirant les leçons des échecs du communisme comme de l'ultralibéralisme, ne sont pas pressés de s'engouffrer dans cette « fenêtre de tir », peut-être l'ultime.

Les États renvoient sur les échelons locaux – les associations, les individus – le soin de régler la question, les multinationales continuent à faire semblant d'agir.

Les villes méditerranéennes tentent de lutter avec les moyens du bord, comme des boxeurs acculés en fond de ring : ainsi en plantant beaucoup plus d'arbres, en climatissant (écologiquement) les bâtiments, elles voudraient se transformer en « villes de la fraîcheur » mais ne parviennent pas à contenir la fuite des touristes, des habitants, des investisseurs.

Tout le monde paraît bêtement attendre en se protégeant comme il peut, sans réaliser qu'il s'agit d'une situation créée par l'homme, et dont lui seul peut sortir.

Les consommateurs, les jeunes surtout, pourraient par leurs comportements d'achat obliger le marché mondial à s'adapter. Mais on a tellement dérégulé, mondialisé, tellement favorisé le regroupement d'entreprises en géants omnipotents, tellement atomisé les individus, et même les États, que ces mouvements consuméristes peinent à s'organiser.

Les gouvernements autoritaires sont nombreux dans le monde mais tous leurs efforts sont déployés pour se protéger des autres, pour renvoyer chez eux tous ceux qui ne sont pas « de souche ».

Ce matin de début décembre 2029, Ottavio M., prochain *capo di capi* de la Cosa Nostra, en compagnie de Jackie, son ami des triades chinoises, effectue une sorte de pèlerinage à Fengdu, la ville des fantômes et des démons, juste à la sortie des Trois Gorges, sur la rive nord du Yang Tsé. Voilà plusieurs jours qu'ils remontent tristement le cours du fleuve. La ville a été presque complètement engloutie lors de la construction du barrage des Trois Gorges. Seule subsiste sur la colline sacrée Ming Shan, un vaste ensemble d'autels et de temples.

De nombreuses légendes tournent autour de la ville fantôme sauvée des eaux de Fengdu, sorte de Disneyland macabre, duale, obscure et complexe, faisant difficilement le distinguo entre bien et mal, taoïsme et bouddhisme, et qui serait le lieu de regroupement des âmes après la mort. On trouverait à Fengdu les juges censés déterminer les péchés des hommes et définir la durée de l'état fantomatique d'une âme sur Terre.

À l'entrée, les deux amis sont accueillis par deux « gardiens » montés sur échasses, l'un vêtu de blanc, l'autre de noir, censés séparer laborieusement et sans conviction le bon grain de l'ivraie.

Dans cette cité des Six Cieux, tout près du temple/entrée des enfers autour duquel gravitent des chambres de torture à l'usage des « recalés », caché à l'écart, protégé du grand public par tout un hérissément de plantes qui en barre l'accès, trône l'autel de Quan Hu, le bouddha des mafias.

Les deux hommes, après avoir franchi les obstacles, se tiennent là, recueillis, moroses :

— Je peux te dire la vérité à toi, Jackie, lance Ottavio, rompant le silence. (Le lieu se prête à la confiance.) La situation n'est guère reluisante pour la Cosa Nostra, nous subissons de plein fouet les changements du monde. La 'NDRangheta nous avait déjà taillé des croupières dans les années 2020. La mise en vente libre du cannabis nous a porté un coup fatal, le prix de toutes les drogues s'est écroulé vertigineusement. Vous avez évidemment le même problème. Depuis que les robots simulateurs, tu en as sûrement fait l'expérience, sont capables de reproduire la texture de la peau, de la langue, du vagin, du pénis, les positions diverses, les baisers et même récemment les odeurs du sexe, on peut faire l'amour sans avoir à chercher d'être humains. La prostitution et tout ce qui l'accompagne est en recul sans précédent. Tous les vices du monde se pratiquent ou se commandent à présent sur la Toile, à l'abri des risques – quoique les big data stockent désormais les penchants de la planète entière. Ainsi en est-il aussi du jeu, autrefois si florissant. On n'a pas su voir venir ces nouveaux marchés, majoritairement investis par de vieux gauchos sans illusion

ni scrupule et à la culture trop éloignée de la nôtre. Nous en sommes réduits à nous entretuer pour un gâteau de plus en plus cantonné au marché des armes. Les réseaux se démantèlent progressivement, sans même l'aide de la police ; nos « hommes d'honneur » rejoignent piteusement la vie civile, où les attend un destin peu enviable. Comme tu le sais, je serai bientôt au pouvoir et je suis bien décidé à nous sauver. Que penses-tu, toi, de la situation ?

Ottavio parle un français un peu précieux. Doué, il est monté de Palerme à Paris pour ses études. Ça fait chic pour un futur chef : Louis-le-Grand, Polytechnique, Ponts. Comme beaucoup de jeunes ingénieurs, il a développé une conscience écologique qui n'était guère le fort de leurs prédécesseurs.

— Je vais te répondre avec la même franchise, Ottavio, rétorque Jackie en français (précieux aussi), afin qu'on ne les comprenne pas. (Le dernier mot de chaque phrase est toujours prononcé par lui plus haut que les autres, cela lui donne un air d'autorité, d'assurance.) Mais d'abord, laisse-moi te résumer ce qui se passe ici, c'est pour cela aussi que je t'ai fait remonter mon fleuve. Chaque année, il meurt un million de Chinois de la pollution urbaine. Les villes sont devenues invivables. L'eau du robinet n'est pas potable. Le Yang Tsé, c'est un crève-cœur : sur 2 000 kilomètres, dans une ambiance perpétuellement grise et brumeuse, ce n'est plus qu'une large nappe noire sur laquelle dérivent à une cadence effrénée les péniches acheminant les futures

émissions mortifères de CO₂. Toi-même tu ne cesses d'éternuer depuis que tu es ici. Ses rives, tu as pu le constater, alternent inexorablement centrales à charbon, usines crachant des fumées nauséabondes, tours géantes à perte de vue, toutes identiques – hautes, étroites, cylindriques. On les dirait issues de l'œuvre unique d'un architecte fantôme. Sont censés s'y entasser des hordes de Chinois – à terre pourtant, tu as dû le remarquer, il y a peu de Chinois, à croire que le 1,4 milliard n'est qu'une vaste escroquerie. Ce serait facile pour la Chine de s'engager dans un plan drastique de lutte contre le changement climatique. Non pour les beaux yeux de la planète, mais pour son propre salut à elle. Cela peut paraître contradictoire, mais ce serait vraiment de la gnognote pour un pays capable d'exterminer quarante millions de ses ressortissants sans notable raison ni réaction ; de raser en un temps record, à l'occasion des Jeux olympiques, tous ses *hutongs* pour les remplacer par les hideuses tours que tu as vues, plus quelques rares vestiges, planqués entre les tours, de quartiers villageois, transformés en centres commerciaux pour touristes ; de noyer une région entière peuplée de plus d'un million d'habitants pour ériger le barrage des Trois Gorges ; d'acquérir un quasi-monopole sur la construction d'éoliennes et de panneaux photovoltaïques. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le pays se hérissait d'éoliennes, des pompes à chaleur remplaceraient les climats poussives le long des tours, des champs de panneaux photovoltaïques finiraient de gâcher

définitivement les paysages. Des usines fabriquant de l'hydrogène par électrolyse de l'eau s'installeraient à grande vitesse aux emplacements des centrales à charbon, reprenant ou adaptant les canalisations de transport. Les villes retrouveraient progressivement leur état normal, les transports s'effectuant à l'hydrogène ou à l'électricité, et seraient d'un calme presque inquiétant à côté de l'exubérance anarchique et démesurée de jadis. Et la mortalité liée à la pollution diminuerait d'un coup.

— Veux-tu insinuer que nous pourrions jouer un rôle dans cette affaire ? l'interrompt Ottavio. Moi aussi je souffre de voir les paysans siciliens assister à la désertification de leur pays, la faim, la soif, s'instaurer à nouveau. La mafia n'a-t-elle pas toujours procuré une protection, un « toit », aux plus faibles ? Tu sais bien que nous avons investi pendant les années 2010 dans les énergies renouvelables, notamment en Sardaigne, considérant que c'était un secteur d'avenir pour nous. Mais il s'agissait alors surtout d'accaparer les fortes subventions accordées par l'État italien. Autrement dit on a joué petit, pas à la hauteur des enjeux. Je vais t'avouer une chose, Jackie : moi, je suis certain que l'humanité court à sa perte. Oui, il pourrait y avoir un miracle écologique chinois mais comme tu le sais déjà, il n'aurait qu'une explication, qu'un levier : le despotisme. Regarde ce temple, cette ville, Jackie. Ils sont le symbole même que la culture chinoise ne s'embarrasse guère du bien et du mal, que seule la puissance, la faculté d'inspirer

la peur, la fascinent, lui inspirent le respect. Tu vois bien, leurs temples, leurs récits allégoriques confus peinent à faire le distinguo. Les Chinois – leur histoire, faite de massacres de masse sans fin, en témoigne jusqu'à l'écoeurement – ne sont sensibles, de guerre lasse si l'on peut dire, qu'à ce qui les dépasse. On pourrait dire la « transcendance ». Sans se soucier s'ils prennent ainsi la direction du bien ou du mal – et peut-être sont-ils dans le vrai, la transcendance pourrait bien se soucier comme d'une guigne du bien et du mal. En Occident, le marché, ou l'incitation douce et gentille, à la bonne franquette, ne suffisent pas à prendre le problème climatique à bras-le-corps, ou alors avec une telle lenteur que nous serons tous morts bien avant toute mise en œuvre. La seule prise de conscience, même amplifiée par un matraquage marketing de grande ampleur, ne suffira pas à se sauver : il faut être persuadé, pas seulement convaincu. Et seule la peur, immédiate, viscérale, est suffisamment motrice, pas celle lointaine et abstraite de l'apocalypse – l'histoire chrétienne l'illustre bien. On en sait quelque chose aussi, nous autres mafieux : la peur c'est notre fonds de commerce. L'éradication du sida par la capote, ça a fini par marcher parce que la mort était là, tangible, proche, son haleine fétide soufflant non au-dessus de nos épaules, mais de nos sexes.

Ottavio, pour la nième fois, fixe intensément Quan Hu, bouddha des mafias, presque anonyme parmi les autres bouddhas. Et tout à coup, c'est comme si le ciel s'entrouvrait

doucement, comme si une lumière fragile mais sereine venait l'envahir, en provenance manifeste de Quan Hu. Comme une calme évidence, le contraire d'une révélation brutale, les pièces d'un puzzle se mettant progressivement en place.

C'est encore fugace, lointain mais en son for intérieur, Ottavio sait qu'il détient à présent la solution pour sauver et la planète et la mafia. Pas besoin de millions de morts, seuls quelques-uns suffiront.

Et il mesure la responsabilité écrasante désormais sur ses épaules.